

pe son lard sur son pain. Mais tout cela était du trouble pour rien : le convié abandonna ces mets pour se repaître de beefsteak qu'il humectait de copieuses libations de *porter*, quoiqu'on eut aussi préparé une ample provision d'eau du fleuve St. Laurent. Cette conduite de M. Barthe n'était pas très-polie, il aurait dû manger et boire ce qu'on lui avait destiné ; mais, voyez-vous, il se ressent des penchants de la vie publique dans la vie privée : il aime les bonnes choses de ce monde ; les productions du pays ne sont pas assez délicates pour lui. Si M. Barthe est à blâmer, ses hôtes ne le sont pas moins. Ils le traitèrent comme l'Angleterre traite ses Provinces ; elle dit qu'elle les invite à participer à ses richesses, mais lorsqu'elles veulent y goûter, O ! on leur laisse la liberté de goûter des leurs *ad libitum*. Ces provinces devraient faire comme M. Barthe, mais il est à savoir si le tour se ferait aussi facilement que celui dont il est maintenant question. Après que les plats furent vidés, et les assiettes léchées, on procéda à débarrasser les bouteilles de leur contenu pour s'en embarrasser l'estomac et la tête. Après une foule de *toasts* dans lesquels on ne parlait que de l'Aurore, de M. Barthe, de M. Viger, du gouverneur, de l'Angleterre de la Reine et du Prince Albert, les discours commencèrent. Le *porter* avait tellement fermenté que tous parlaient à la fois ; des cris de "order ! order !" se faisaient entendre de toutes parts ; des "goddam," des hurlements, des heuglements, des sifflements, des hennissements ; enfin un train d'enfer devint général, au mi-



lien duquel la bande placée dans la rue, faisait entendre tantôt "God Save the Queen" ; tantôt "We won't go home until morning et tantôt "The rogues march." Ce brouhaha engendra un espèce d'amusement tout-à-fait Britannique qui consiste à se faire des compliments un peu grossiers, suivis de vers et de bouteilles qui fendent en tous sens les airs comme autant de ballons, et vont terminer leur carrière glorieuse sur le chef des convives. Bientôt la récréation toucha à son *maximum*, la table fut renversée et les convives suivirent son exemple. Ils tombaient sous les coups de bouteilles et de *porter*, et le lendemain on ne voyait plus personne dans la salle du festin de la veille. Pendant la nuit les bambocheurs s'étaient éveillés

et disposer honteux de leurs promesses, je rencontrai Polichinelle ivre, de bonheur le lendemain matin, et avec un ami je le conduisis



chez lui ; et en retour il me donna les détails précédents, que je publie fidèlement.

M. Viger et la Société de St. Jean Baptiste.

Mon correspondant CONSEIL dont l'écrit parut dans mes colonnes de jeudi dernier suggérait certainement un bon plan de procéder contre le Président de la Société de St. Jean Baptiste ; mais aujourd'hui on ne saurait suivre son avis. M. Viger, par sa conduite à la fête de notre patron, s'est rendu indigne de sa situation. C'est dur à dire, mais, enfin, on ne va pas en guerre sans qu'il en coûte ! — Je le répète, M. Viger doit être dépossédé de sa place ; et voici les raisons que j'avance en support d'une assertion aussi hardie.

Il est reconnu que le Gouverneur en chef n'avait pas idée de faire son entrée qu'au bout de quelques semaines, et que les conseils du premier ministre peuvent seuls avoir fixé cette entrée pour le jour où l'on devait célébrer notre fête nationale. On aura sans doute pensé que la Société de St. Jean Baptiste se serait jointe au concours des citoyens et aurait ainsi fait appercevoir aux irrésolus une ombre d'approbation chez elle de la politique de l'administration du jour ; les partisans auraient eu un fameux gras de jambe, et l'étranger aurait tout naturellement prononcé cette politique être populaire parmi les Canadiens ; les journaux ministériels auraient crié au triomphe, comme il a fait effrontément l'Aurore. Heureusement le gouverneur fut encore une fois embêté par son vieux ministre, car que très peu des St. Jean Baptistes grossirent le cortège, que M. Barthe a, depuis, dit être composé des amis de la politique du patriarche Canadien !

Maintenant que ce que je viens d'avancer à propos du conseil de M. Viger, ne soit pas vrai ; il est du moins possible, et à moins que le Président ne tranquillise les esprits sur son innocence, il est du devoir de la Société de le rejeter, vu qu'il a voulu en faire un instrument pour servir aux fins d'une clique — j'emprunte ce mot à l'Aurore qui n'est pas trop scrupuleuse sur les moyens qu'elle emploie pour arriver à son but.

D'ailleurs, supposons M. Viger innocent de la faute dont il est accusé, il est encore coupable envers la Société de St. Jean Baptiste. Il a dû s'apercevoir à quoi voulait en venir son Excellence en faisant son apparition un pareil jour, et il est coupable pour s'être prêté à rendre ses concitoyens ses instruments "comme dit est."

Que l'on pèse mes raisons, et les réflexions qu'elles susciteront pourront bien détruire toute répugnance à remplir un devoir que chaque membre de cette Société-là doit à la patrie.

LE NOUVEAU PASSE-TEMPS. Tel est le titre d'une nouvelle publication sortie des presses qui ont l'honneur de me mettre au jour. Elle contient des chansons et autres productions poétiques des meilleurs auteurs du jour. Cette entreprise mérite l'encouragement général, et je me flatte que M. J. Roch-Lettore rencontrera un parfait succès. On peut se procurer le journal à ce bureau moyennant 6 sous. Il paraît une fois la semaine, et a un couvercle de papier de couleur qui lui donne une apparence tout-à-fait respectable.

Un curieux demande si MM. Barthe et M'Donnell étaient des directeurs de la procession en l'honneur de son Excellence ? Il offre une forte récompense à celui qui lui apprendra que ces messieurs étaient directeurs dûment appointés, et me prie d'ajouter sa question à mon catalogue des mystères de Montréal.

L'Aurore annonçait qu'elle ne paraîtrait point Samedi, jour de la St. Pierre. Elle a sans doute fêté ce jour, qui l'on se sert d'un calembourg, est la fête des lourds. Quel plaisir ne causerait-elle pas à ses abonnés, en leurs annonçant que tous les jours de l'année lui seraient autant de fêtes de St. Pierre !

LES ON-DITS.

On dit que Johnny et Barthe ont attrapé un gros rhume à crier *aux rats* pour Metcalfe.

On dit que M. Barthe ne veut pas se donner la peine de me répondre parce que je suis une petite bête ! Ah ben ! c'est surprenant qu'il ne m'ait pas prononcé une grosse bête, il m'aurait alors mesuré à son aune.

On dit que MM. M'Donnell et Barthe, en se postant en avant de son Excellence, lors de son entrée en cette ville, faisaient voir clairement que tout était en leur honneur et que le Gouverneur n'assistait qu'à leur triomphe !

L'Aurore dit qu'on voyait M. Viger, présent à la suite de Sir Charles, suivi d'une foule de ses amis politiques. Pas mauvais, ça ! il faut avoir du front pour publier cela ! M. Barthe pense-t-il que le monde n'a pas d'yeux, parce que les siens sont en mauvais état ? Foi de Charivari, il ment à en faire rougir Lord Satan lui-même !

On dit que l'éditeur de l'Aurore a tant à cœur de faire honneur aux plats qui seront servis au "Grand Dîner" que quelques individus de La Baie se proposent de lui donner sous peu, qu'il a pris pour régime de vie de faire qu'un seul repas par jour jusqu'à l'époque du glorieux Banquet ! Si les autres suivent son exemple, malheur à l'hôtelier-fournisseur, car à "trente sous par tête !!!"

On dit que maître Barthe aspire à une place dans le nouveau ministère que Sa Très-Gracieuse Excellence se propose de former sous peu. — Quelle niche !